

Alicja Żuchelkowska

Stratégies narratives hors norme en Acadie : démesure au féminin

TransCanadiana 5, 108-118

2012

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Alicja Żuchelkowska
Université Adam Mickiewicz, Poznań

STRATÉGIES NARRATIVES HORS NORME EN ACADIE: DÉMESURE AU FÉMININ

Écriture identitaire au féminin

Une vision identitaire du monde développée en Acadie, privilégiant le questionnement linguistique comme le facteur principal de l'écriture, se place à mi-chemin entre le réalisme et le fantastique, donnant ainsi lieu à des démarches littéraires orientées vers des pratiques hors norme de l'écriture. De telles démarches font d'avantage qu'ouvrir le chemin à une narrativité originale présente en Acadie ; elles détiennent, vis-à-vis des problèmes linguistiques dans leur ensemble, une valeur non seulement inaugurale mais aussi emblématique, et cela à plusieurs titres.

Depuis de nombreuses années, France Daigle et Antonine Maillet, écrivaines acadiennes les plus connues dont les fragments d'œuvres seront analysés dans les paragraphes suivants, s'inquiètent de l'identité linguistique et culturelle de l'Acadie. En effet, la notion d'identité est problématique : rechercher le Même implique un certain regard vers l'Autre, d'autant plus que cette quête, en dépit de son objet apparemment unificateur, a souvent divisé les opinions qu'elle suscitait.

On évoque souvent le caractère « irrégulier » de la littérature acadienne, dominée par une « expérimentation stylistique » (Gauvin 27), ainsi que par la dialectique, marquée par les perspectives en apparence contradictoires du purisme linguistique et du style carnavalesque de l'abondance narrative. Nous verrons plus loin que cette opposition au niveau des stratégies narratives n'exclut pas le fait que la matière essentielle de l'écriture féminine en Acadie reste la même : pour les écrivaines, écrire, c'est « tracer sur l'identité » (Giguère 115). De ce fait, l'écriture des femmes met en question le rapport stéréotypé du centre à ses périphéries et ravive, au-delà de cette constatation générale, la question d'une « formation identitaire » dont nous parlerons plus loin. Ainsi les écrivaines entretiennent-elles un rapport tout particulier avec la narration et la langue – elles *sont* leur langue, non pas la langue française ou anglaise, mais la leur propre – et avec leur pays, en l'occurrence l'Acadie. Daigle évoque

même le fait que la spécialité de l'Acadie est « la provocation au questionnement identitaire » (*Sans jamais parler du vent*, 34). Ce rapport se manifeste soit au niveau phonétique (Maillet, *Pélagie-la-Charette, la Sagouine*), soit en aménageant systématiquement des points de rupture dans le cours du récit, de nature à faire dériver celui-ci vers l'ordre du symbolique (Daigle, *La Beauté de l'affaire, Sans jamais parler du vent*, pour n'en évoquer que quelques-uns). Il semble nécessaire de mentionner aussi l'emploi du traitement transactionnel (basé sur un échange linguistique/culturel/identitaire) réservé par les écrivaines à la question de l'aménagement linguistique et culturel ou des opérations de renversement qu'elles auront fait subir, par fictions interposées, aux valeurs et codes implicites régissant l'identité linguistique. Tout ceci porte à croire que l'emploi des stratégies narratives hors norme et le goût pour la démesure littéraire chez les deux romancières n'est pas qu'une figure stylistique, mais le principe *par excellence* de leur création littéraire.

Absence et rupture parolique chez France Daigle

Chez l'auteure des *Petites difficultés d'existence* la démesure au niveau des stratégies narratives se manifeste surtout dans son choix d'alterner de façon systématique les espaces blancs et les proses narratives, ce qui est visible à titre d'exemple dans *Sans jamais parler du vent*. Selon Raoul Boudreau,

non seulement rompt-elle avec le roman traditionnel par le refus de l'intrigue, des personnages [...], mais elle pousse l'audace jusqu'à la pratique d'une écriture hantée par le silence, marquée par la résistance au langage et par l'exercice d'une parole contrainte. Cette hantise du silence se manifeste par l'utilisation abondante du blanc, de la phrase elliptique et par l'omniprésence du non dit (71).

Cet engouement pour l'absence parolique réduit le texte aux yeux du lecteur et donne le sentiment de lire une œuvre fragmentaire et lacunaire où l'isolement des mots et des paragraphes entiers démontre la discontinuité logique de la narration. Les règles établies de la narration semblent être transgressées aussitôt qu'elles sont posées d'une manière tout aussi bien audacieuse que rigoureuse. Cette « impertinence » dans le code narratif de France Daigle fera basculer le cours ordinaire de ses romans. Précipité dans un environnement stylistique étranger, le mot deviendra cet unique élément qui réussit à fuir le silence :

Parfois aussi au bout d'un très long voyage comme au bout d'un très long silence le son de sa propre voix. Les mots qui surgissent alors, les mots malgré ce que l'on pense et ce que l'on voit [...] Ces mots dont nous nous étions passés jusque-là. [...] Comme une passion les mots qu'il n'est plus possibles de taire. Le roman comme structure contre laquelle appuyer ses voyages, le cadre d'une porte. (*Sans jamais parler du vent*, 76)

En effet, une fois le mouvement bascule vers le silence opéré, le lecteur se voit condamné en quelque sorte à chercher la totalité d'un discours dont il ne reste que des bribes incongrues, comme s'il devait chercher en même temps son identité linguistique. La rupture parolique devient pour ainsi dire la défense d'une parole sélective : garder le silence devient la preuve de l'identité acadienne :

Le creux d'une langue comme les creux d'une vague, parler à force de soulèvement.
Se taire, parler sélectivement. Tout le temps dont dépendent sa langue et son langage.
En peu de mots le pays d'où venir. (63)

Il en résulte que l'absence des mots parle davantage que les paroles, que le contenu implicite et connotatif du roman est plus important que tout ce qui est explicite. C'est le langage donc qui est balayé aux marges, d'un côté, parce qu'il n'offre plus de sécurité : « Les trous du langage, là où on se noie » (*La beauté de l'affaire*, 39), mais surtout parce que les mots se sont avérés incapables de représenter l'identité complexe des Acadiens :

Quelque part cela avait donc commencé par une sorte de défaut de langue, par une certaine difficulté à prendre la parole. Cela avait commencé avec les mots, par les mots eux-mêmes. Des mots sans densité, sans opacité aucune. Des mots ayant perdu toute contenance, qui n'offraient plus qu'une sorte de décor d'ambiance.

La barrière des mots, œuvre de clôture. (22–23)

Cette impuissance des mots, la résistance farouche à la parole non seulement aident France Daigle à étayer son hypothèse littéraire sur la nécessité de la démesure et de l'écart de ses stratégies narratives pour exprimer l'identité acadienne, mais avant tout s'inscrivent dans l'inconscient acadien lui-même. En dévoilant un visage de l'Acadie complètement à l'opposé de la vision acadienne présentée par exemple chez Antonine Maillet, Daigle rappelle l'image d'une identité acadienne taciturne dont l'existence est déjà signalée par de nombreuses allusions éparpillées à travers tout le 20^e siècle :

Nos gens n'aiment pas qu'on se moque d'eux. Plutôt que de s'exposer à la risée des étrangers, ils se tairont, ou parleront anglais : ou bien, s'ils parlent français, leur français, ce sera avec gêne, presque en rougissant. (Poirier 7)

Cette profondeur silencieuse de l'Acadie proviendrait, selon Geneviève Massignon, d'un complexe d'infériorité ancré depuis des siècles dans l'identité acadienne :

Il n'en reste pas moins qu'un certain complexe d'infériorité affecte les « Acadiens » [...]. Les provinces Maritimes, à majorité anglaises, ont trop longtemps ignoré

l'enseignement du français à l'école, ce qui a donné à beaucoup d'Acadiens le sentiment qu'ils parlaient une langue déformée, et donc inférieure. (741)

Pour rendre le silence du peuple acadien à l'aide des moyens littéraires, ce silence s'avérant crucial pour l'identité acadienne, les démarches de France Daigle reposent sur une impertinence analogue à celle analysée auparavant, consistant à intégrer dans le code narratif/prosaïque, et pour le pervertir, un élément étranger du point de vue identitaire, niant la valeur des mots et plus ou moins directement indexable sur le registre de la symbolique (*La beauté de l'affaire*) lequel opère, en l'occurrence, une sorte de symbiose entre l'ordre symbolique et l'ordre littéraire et devient, sous cet angle, une figure emblématique valant pour l'ensemble de sa création pour ce qui est de son contenu, ses formes et ses déplacements transformationnels. En établissant son œuvre en espaces d'échanges entre des identités différentes, Daigle identifie donc, dans la narration même du texte, la défaillance au code prosaïque et la transgression du code identitaire. Ce sont ces démesures qui participeront, en dernière instance, à créer, à titre d'exemple, la dynamique particulière de *Pour sûr*.

Ainsi Daigle fait-elle de ses textes une sorte d'hybride entre la fiction proprement dite et la visée sociologique du questionnement identitaire qui a ponctué aussi ses textes précédents après avoir été l'objet, dans sa dernière œuvre *Pour sûr* d'un traitement plus détaillé, mais aussi plus radical. Le principe d'alternance évoqué auparavant engage ainsi le lecteur à observer les incessants jeux de va-et-vient littéraires entre silence et parole, ces « procédures de transformations » (Berman 56) qui font des récits daigliens un espace de déploiement et d'éclatement identitaire, comme elles font de son engagement identitaire une sorte de matrice rhétorique de sa création littéraire. Chez elle, les identités ne fonctionnent pas comme des modèles fermés mais plutôt comme des ensembles de virtualités formelles entre lesquels se multiplient les possibilités de déplacement identitaire et de jeu entre les identités différentes. Ce jeu d'échange concerne aussi le silence et la parole:

On se dit alors les choses fondamentales sans en avoir l'air. Le silence lui-même devient parole. Une large connivence se développe que de bouche à oreille on se lègue. La nature se mêle à ce discours diffus mais pleinement compréhensible de l'intérieur. (Roy 173–174)

Tout ceci donne libre accès à l'apparition de l'hybridité tout aussi bien linguistique et culturelle que littéraire. Cette alternance pure et simple de différentes stratégies narratives, distinctes les unes des autres mais construites autour d'un même thème de l'identité et substituant à un processus général d'évolution du sens un mécanisme relatif de récurrences, constitue à notre connaissance une forme sans autre exemple.

La dynamique référentielle à la circulation des valeurs identitaires donne lieu, chez France Daigle, à l'emploi de la démesure entre divers sous-genres ou modes narratifs, ainsi qu'à la démesure entre différents discours habituellement séparés, en particulier celui qui s'engage entre la fiction littéraire et la problématique identitaire, dont ses œuvres retiennent bien davantage que des éléments propres à composer le décor d'une « quête identitaire » : une incitation, confirmant son option majeure, à concevoir la lutte identitaire et la littérature comme des champs d'expérience sans frontières ni limites stables. À tous ses niveaux, son œuvre s'avère ainsi placée sous le signe d'une ambivalence identitaire d'autant plus saisissante qu'elle déborde, à bien y regarder, sa part proprement littéraire jusqu'à contaminer l'ordre des rapports entre le discours de l'écrivaine et celui d'une Acadienne engagée, pénétrant au plus vif les débats sur la langue et les combats linguistiques de son temps.

Si Daigle ruse de la sorte avec les lois littéraires, c'est sans doute parce que, d'un point de vue plus général, son œuvre s'articule dans son ensemble autour d'une incessante mise en question de l'identité, sous quelque forme qu'elle se présente : identité culturelle (dont elle met en évidence le caractère factice ou duplice), identité linguistique (qu'elle transgresse en employant la tétraglossie), identité nationale (qu'elle dénonce ou corrompt). Cette articulation est, ne l'oublions pas, toujours accompagnée du motif de silence en tant que partie intégrale de l'identité, qui tient souvent lieu d'escorte à de telles démarches développées au sein de la narration. Ainsi les textes semblent-ils être toujours agencés pour associer les Acadiens, travailleurs de champs et de bois, à l'absence de la parole :

Le teint basané des charpentiers, les cigarettes qu'ils roulent à la main et qu'ils fument tout en travaillant, en choisissant leur bois. Ce qu'ils parlent peu ou avec assurance qu'un jour la tâche sera terminée (*Film d'amour et de dépendance*, 50)

Sous pareil angle, le *Film d'amour et de dépendance* s'offre comme un texte exemplaire, et peut-être même emblématique de toute l'œuvre acadienne aussi bien dans sa thématique que dans son axiologie, en ce qu'il développe, sur un mode démesuré et paradoxal, une réflexion aiguë sur le fonctionnement du bilinguisme en Acadie dont la romancière ne feint d'inverser les valeurs essentielles que pour en exhumer ses fondements idéologiques. Par le biais de leur incontestable participation à la structuration de la littérature acadienne, elle manifeste la portée subversive, même ambiguë, de son message idéologique, tout aussi bien qu'une tension continue entre l'absence parolique et les mots, ainsi qu'un paradoxe distinctif de l'identité acadienne : le silence dévoile le plus profond de l'âme de son peuple dont « le mutisme a quelque chose de séduisant » (*La Beauté de l'affaire*, 12).

L'œuvre de France Daigle se présente ainsi sous la forme d'une cellule à deux noyaux distincts (absence de parole/narration, français/anglais) entre

lesquels s'opèrent différentes circulations (thématiques ou identitaires) conférant au texte un potentiel d'auto-réflexion et lui permettant de mettre en évidence les modalités de son élaboration. La diglossie et les stratégies narratives employées sont donc insérées dans une structure en mouvement et soumises à un jeu interculturel, impliquant à la fois distance et système d'échanges – ceux-ci étant rendus plus effectifs par la conservation d'une distinction identitaire forte – entre les deux noyaux qui forment l'économie de l'œuvre daiglienne.

La notion de déviance par rapport à la norme, ainsi que l'irréparable faillite des théories normatives de la littérature, si pertinentes chez Daigle, se manifestent aussi chez une autre écrivaine acadienne éminente, à savoir Antonine Maillet. Cette fois-ci, elles revêtent une forme complètement opposée à celle employée par Daigle, la forme d'une oralité exubérante.

Oralité « démesurée » d'Antonine Maillet ?

Toute la création littéraire de Maillet véhiculant un même matériau thématique, l'intérêt particulier que nous portons sur *Pélagie-la-Charrette* et *la Sagouine* tient alors au jeu des actualisations formelles du motif principal de l'identité qui « rendrait sa vitalité à l'Acadie » (Maillet 50). La présence de l'oralité sous tous les aspects (phonétique, structurel, narratif) rend à ses romans un certain trait d'étrangeté. Ces motifs oraux empruntés au registre du quotidien acadien produisent un effet de contraste d'autant plus saisissant qu'ils interviennent au sein d'une structure narrative régulière, et dans une constante confrontation thématique avec des motifs identitaires. Ces associations mettent en évidence le conflit opposant les Acadiens aux anglophones.

Elle poursuit l'étude de sa langue et de son identité en s'arrêtant à l'emploi des archaïsmes, des emprunts à l'anglais, du vocabulaire et des tournures syntaxiques particulières, en définitive, à tous les procédés rhétoriques qui se retrouvent dans ses romans, comme nous le montre l'exemple ci-dessous :

Il était venu des genses de l'Assomption nous parler de ça, dans le soubassement de l'église. Il nous avont tout conté; l'Évangéline pis l'Ave Marie-Stella. C'était une belle histouère, c't'elle-là à Marie-Stella pis Évangéline; ben moi j'aimerais encore mieux des contes de mon défunt père... Apparence que c'était des genses pas aisés nos défunts aïeux et tu pouvais pas leu faire des accrouères... Ben, c'était pas ceuses-là, les héros pis les martyrs. (*La Sagouine*, 162)

C'est pourquoi son œuvre nous révèle indirectement sa conception personnelle de la littérature minoritaire, même quand, en apparence, elle semble faire référence à la littérature en général.

Dans un tel contexte, les manipulations de forme auxquelles Maillet se livre auront pour effet, d'une part, de réactiver la quête identitaire acadienne ou, d'autre part, d'hypostasier des motifs considérés comme triviaux par l'intervention d'un cliché littéraire d'une protagoniste paysanne (dans les deux romans évoqués), ou par le biais de leur intégration à un consensus culturel et social de l'Acadie. Ce processus d'échange instauré entre l'univers littéraire et l'univers identitaire se conjugue donc étroitement à un autre processus transactionnel, opérant entre l'ici et le partout, le maintenant et le toujours.

Maillet explore profondément les propriétés polysémiques des traits linguistiques de l'identité acadienne en les situant dans un système d'auto-référentialité, qui contribue à leur poétisation. C'est ainsi que s'opère une perpétuelle oscillation entre la sphère du symbolique et la sphère sociale, oscillation qui constitue pour l'essentiel l'enjeu même de la création artistique d'Antonine Maillet. L'introduction d'un élément oral au sein d'un système aménagé en conformité avec les règles prévalant dans le genre littéraire, sous-tendu par une emphase lyrique et alimenté par des archétypes (*la Sagouine*) ou par des vastes motifs « identitaires » (*Pélagie-la-Charrette*), plutôt que de resserer le texte, de le ramener comme par un mouvement centripète à des réalités particulièrement acadiennes, en permet au contraire l'expansion et participe à l'éclatement de sa signification. On constate ainsi que l'élément identitaire, dont le caractère transactionnel est évident¹, s'impose au texte comme le principe même de son fonctionnement et transpose sa propre dynamique au sein de l'ordre symbolique de l'œuvre : les opérations de passage et d'échange (oral/écrit, français/anglais) régissant l'économie des textes de Maillet dominant sa création jusque dans ses rapports avec les différents romans acadiens. Selon Edward Saïd, les écrivains provenant des cultures minoritaires

conçoivent le texte de façon délibérée comme étant un discours entre celui qui parle et son auditoire ; le jeu prémédité entre la parole et la façon dont elle est entendue, entre la verbalité et la textualité, représente la situation du texte, la façon dont il se présente au monde. (40)²

À cet égard, il convient de relever, non seulement que ce principe transactionnel agit par avance sur tout mot dès qu'il entre en romans (mot dont il gomme, partiellement du moins, le caractère fonctionnel ou instrumental du signifié), mais encore qu'il est ici radicalisé et réorienté, dans la mesure où il porte sur des mots – ceux du langage parlé – qui déjà par eux-mêmes référaient au domaine des transactions linguistiques et dont la référence première se trouve en quelque sorte transférée à leur déplacement en tant que signifiants. En

¹ Son évidence résulte du fait que dans les cultures minoritaires l'on est toujours en train de négocier son identité par rapport à d'autres identités existant en même temps chez un individu ou dans une collectivité donnée.

² Nous traduisons.

effet, tout manquement au code prosaïque a partie liée avec une transgression du code littéraire et le tournant vers l'oralité dont Maillet renforce encore l'illusion en employant l'oralité participatoire et permettant ainsi au lecteur, par exemple, de « voir » comment se présente l'auditoire dans *Pélagie-la-Charrette* :

Toutes les têtes sortent du conte l'une après l'autre, laissant le conteur Bélonie ralentir ses phrases, freiner puis semer dans l'air du temps trois ou quatre points de suspension, avant de baisser les yeux sur son auditoire qui déjà s'affaire et court aux quatre horizons. (77)

En substance, la langue de son œuvre ne fait pas partie de l'emploi conventionnel : néanmoins toute parole de ce langage ne peut contester son rapport avec son propre statut conventionnel, au contraire, elle se définit seulement en relation avec lui. Ce qui lui confère sa valeur de création, c'est précisément sa différence, autrement dit un comportement novateur à l'égard de la convention sémantique. Dans cette continue dynamique qui sous-tend les rapports entre règle, déviance, démesure et institution nouvelle, toute la culture littéraire est soulevée par une recherche novatrice en réaction contre l'insuffisance des schémas préexistants.

Dans son art verbal, l'interprétation des phénomènes identitaires par Maillet, justement parce qu'elle ne peut se fier à un code conventionnel, est de type inférentiel et dépend essentiellement de facteurs subjectifs. De fait, la formation identitaire peut concerner le mode de production et de fonctionnement sémantique d'un texte, selon l'émetteur du message, mais elle touche aussi à l'alternative pragmatique avec laquelle le destinataire peut *utiliser* le texte, c'est-à-dire en quelque sorte, son mode de « déconstruction » au-delà du signifié institutionnalisé.

Il faut dire cependant que toute tentative pour arriver à une définition de la littérature acadienne analysée fondée sur des critères qualitatifs semble bien ardue. Si la recherche d'une ontologie fait naître de continues apories, la distinction quantitative peut encore rendre compte de la plus grande créativité des variations narratives. De plus, en analysant l'œuvre d'Antonine Maillet, on est obligé de porter notre attention sur l'aspect extratextuel des œuvres analysées, plus particulièrement sur le moment de la réception. En d'autres termes, il est nécessaire de sortir du texte et de se doubler en un destinataire idéal. C'est ainsi que se crée pour la lecture ou l'analyse critique une sorte d'amphithéâtre mental, où la question identitaire va résonner de toute son ampleur et aussi dans toute la variété de ses nuances, dans toute la richesse de ses significations.

Même si Maillet utilise fréquemment une terminologie en provenance des champs lexicaux bien définis tels que le champ nautique ou le champ musical pour se référer à l'oralité, elle n'en reste pas moins disponible pour le discours

relatif aux modalités de l'interprétation textuelle. Au contraire, la conscience qu'elle a acquise d'une interprétation identitaire de l'objet littéraire, sans éluder le processus de perception, semble nous révéler des analogies d'attitudes et d'exigences avec les traits qui peuvent être dégagés de l'évolution qu'a connue l'esthétique de la réception au cours de ces vingt dernières années. De celle-ci émerge une grande confiance dans les possibilités d'interprétation du fait identitaire en tenant compte du binôme nécessaire texte-destinataire.

Maillet a mis en place dans ses œuvres un vaste système d'analogies entre les mécanismes identitaires et la dynamique orale du texte. Mais les interférences entre ces deux domaines dépassent, semble-t-il, le traitement imposé à leurs objets respectifs. En fait, Maillet a dégagé dans *Pélagie-la-Charrette* et *la Sagouine*, de manière aussi subtile que pertinente, plusieurs traits qui sont susceptibles de valoir aussi bien pour la sphère identitaire que pour la sphère littéraire, et ceci notamment à propos du caractère mouvant et pluriel des identités de ses protagonistes. Comme si, en décrivant le monde acadien comme un univers de la transition et de la transaction (et ceci à deux niveaux : l'un, syntagmatique, concernant les dispositifs d'échanges propres au réseau linguistique ; l'autre, paradigmatique, ayant trait à la détermination de l'acadianité comme valeur en soi), Maillet s'était attachée à superposer par le biais du texte les deux figures de l'Acadienne et de l'Écrivaine que son expérience personnelle l'avait amené à vivre de façon conjointe. En accordant un traitement littéraire privilégié au motif de l'oralité, peut-être lui a-t-elle apporté une certaine forme de légitimité, valant non seulement pour chacun de ses status mais aussi pour leur articulation sociale.

Conclusions

La recherche de l'homogénéité des formes, ou bien d'une démesure semblable, chez Daigle et Maillet ne se présente pas comme la bonne voie pour arriver à délimiter leurs stratégies narratives. Venues d'une langue naturelle unique, avec tous ses artifices, les mêmes problématiques traitées ne suscitent pourtant pas les mêmes effets chez chaque romancière. Chez Daigle, par exemple, les phénomènes comme la non-utilisation de la narration classique et la présence d'un mot banal seront perçus comme des absences qui renvoient en creux à des présences, c'est-à-dire à des « procédés-moins » (Miron 22), comme autant d'artifices négatifs. Il en découle que la partie extra-artistique du texte constitue une composante à part entière de l'acte interprétatif.

Il existe toutefois un trait semblable, tout aussi bien chez Maillet que chez Daigle : toutes les deux introduisent une catégorie, à leur avis fondamentale, que nous appellerons, à titre indicatif, la « formation identitaire » ; elles insisteront sur cette catégorie tout au long de leur activité littéraire. Ladite

catégorie semble recouvrir divers phénomènes. Elle se réfère d'abord au trait supra-segmental de l'identité, pour ensuite revêtir des formes diverses de jeu linguistique, culturel ou social.

La « formation identitaire » assume d'une certaine manière la fonction évocative, tout comme, dans la pensée magique, nommer signifie évoquer la présence. Pour nos écrivaines, la formation identitaire est vue comme une véritable modalité de perception esthétique, un présupposé de plus pour comprendre la littérature acadienne, et ainsi toute littérature minoritaire. De fait, si cette littérature se veut mode particulier de communication, lieu dévolu par excellence à la fonction auto-réflexive, la formation identitaire semble nécessairement supposer un temps qualitatif de vigilance linguistique prolongée, de manière à permettre le décodage des règles gérant la structuration de l'identité dans une communauté mineure. En effet, entre acte de lecture et interprétation, cette vigilance devient un caractère d'origine des romans analysés, en somme la clé symbolique à partir de laquelle s'institue la relation d'une langue à son usage.

Nous pouvons ainsi constater que la création des deux écrivaines acadiennes, France Daigle et Antonine Maillet, n'est point séparée par une frontière rigide ; au contraire, elles constituent les deux pôles entre lesquels se dispose la littérature acadienne, en une gradation infinie, tantôt plus ou tantôt moins proche des pôles ontologiques. Les écrivaines préparent de cette manière le destinataire à s'approcher de son langage en employant des procédés différents, eu égard à la nette distinction opérée, dans la conscience du lecteur, entre communication en mots et communication en symboles. Ceci étant dit, l'existence de phénomènes linguistiques semblables et, en même temps, le fait que pareils phénomènes puissent varier en fréquence seulement, tout cela ne nous empêche pas de proclamer la nature différente de l'approche à la question identitaire. En effet, l'analyse de la création littéraire de ces deux romancières nous fait entrevoir la possibilité d'un avenir pour les études littéraires, non dans la continuation de la voie des interprétations immanentes, mais dans les approches du texte analysant aussi tous ses présupposés en tant qu'éléments constitutifs de l'« horizon d'attente » du lecteur. Ces présupposés de l'œuvre littéraire qui forment l'« horizon d'attente » guident la perception et font partie intégrante du sens qui se constitue, en effet, par le jeu d'un dialogue, d'une dialectique intersubjective. Autour d'un même motif matriciel – celui de la recherche identitaire dans une société minoritaire, soumis de part et d'autre à des traitements comparables –, un récit dit « classique/ludique » rejoint un récit expérimental, une intuition fictionnelle précède et recoupe une réflexion spéculative. La démesure de l'œuvre de France Daigle et d'Antonine Maillet se « mesure » également à de telles *correspondances* qui témoignent de sa capacité à se réactualiser au contact d'autres expériences, pour éloignées soient-elles *a priori* de la sienne propre.

Bibliographie :

Ouvrages analysés :

- Daigle, France. *Sans jamais parler du vent. Roman de crainte et d'espoir que la mort arrive à temps*. Moncton : Éditions d'Acadie. 1983.
- . *Film d'amour et de dépendance. Chef d'œuvre obscur*. Moncton : Éditions d'Acadie. 1984.
- . *La Beauté de l'affaire Fiction autobiographique à plusieurs voix sur son rapport tortueux au langage*. Montréal : Éditions de l'Hexagone. 1991.
- . *Chronique d'une naissance annoncée*. Moncton : Éditions d'Acadie. 1995.
- . *Petites difficultés d'existence*. Moncton : Éditions d'Acadie. 1996.
- . *Pour sûr*. Moncton : Éditions d'Acadie. 2011.
- Maillet, Antonine. *Pélagie-la-Charrette*. Montréal : Éditions Leméac, 1979.
- . *La Sagouine. Pièce pour une femme seule*. Montréal : Leméac, 1971.

Textes de référence :

- Berman, Antoine. *L'épreuve de l'étranger*. Paris : Gallimard, 1984.
- Boudreau, Raoul. « Le silence et la parole chez France Daigle ». *Mélanges Marguerite Maillet*. Moncton : Éditions d'Acadie, 1996: 71–81.
- Maillet, Antonine. « L'Acadie, pays de la ruse et du conte : entrevue avec Antonine Maillet ». *Lettres québécoises 50* (1980) : 45–53.
- Miron, Gaston. « Les signes de l'identité ». *Québec français 52* (1983) : 22–23.
- Gauvin, Lise. « Manifester la différence. Place et fonctions des manifestes dans les littératures francophones ». *Globe 6* (2003) : 23–42.
- Giguère, Suzanne. *Passeurs culturels. Une littérature en mutation*. Sainte-Foy : Les éditions de l'IQRC, 2001.
- Massignon, Geneviève. *Les parlers français d'Acadie. Enquête linguistique*. Paris : Librairie C. Klincksieck, 1962.
- Poirier, Pascal. *Le parler franco-acadien et ses origines*. Montréal : Imprimerie franciscaine missionnaire, 1928.
- Roy, Michel. *L'Acadie perdue*. Montréal : Éditions Québec/Amérique, 1978.
- Saïd, Edward. *The World, the Text and the Critic*. Cambridge : Harvard University Press, 1993.

Alicja Żuchelkowska dirige, depuis 2009, le Centre de recherche sur le Canada francophone dans l'Institut de Philologie Romane de l'Université Adam Mickiewicz à Poznań. Elle est auteure de nombreux articles portant sur les enjeux identitaires au Canada. Ses objectifs se concentrent avant tout autour de la popularisation du savoir sur la culture du Canada francophone, avec l'accent sur les minorités francophones de l'exiguïté, ainsi qu'autour de la promotion d'une approche traductologique présentant la traduction des littératures minoritaires en tant que processus culturel et ethnique qui prend en compte le discours identitaire dans les œuvres littéraires.